

LE PIRE DES PRESAGES

(variations sur les dystopies de messieurs Huxley & Orwell)

Marion Renauld / 31 janvier – 2 février 2015

1. COMMENT SERAIT, EN VERITE, LE BEL AVENIR ?

Bien. Commençons par ressusciter le sauvage de Monsieur Huxley, John. Attribuons à John un autre destin, un sort sans cou pendu mais à efforts continués. Poursuivons-lui sa noble quête à visées volontaires gigantissimes. Et puis oublions donc le dit-scénario du début des années trente et remplaçons directement cette figure du résistant par une triade de sauvageonnes joyeuses et dispendieuses, supposant que ça change quelque chose d'intéressant à l'affaire. Mais à ce propos, rien que des doutes. Attachons-nous donc à son cri de désespoir et voyons ce à quoi il nous convie, sans trop peser ses mots.

Ainsi John refuse la stabilité sociale et son carton de paradis artificiels : « je n'en veux pas, du confort !, s'écrit-il dans les pages de l'avant-dernier chapitre. Je veux Dieu, je veux de la poésie, je veux du danger véritable, je veux de la liberté, je veux de la bonté. Je veux du péché. » John est un être humain, c'est-à-dire qu'il n'a pas reçu l'éducation nécessaire à la béatitude gluante instillée durant toute l'enfance par des haut-parleurs dénués de vie, très efficaces. Il possède les sentiments et les souffrances qui sont dues à ces attachements de l'âme, aussi bien que les bonheurs. Par moments, donc, il regarde le ciel et il rêve, il aime égrener les noms des constellations et chérit dans le lointain l'inventeur du parapluie.

Le type assez dégueulasse qui lui fait la conversation, dans ce contexte, traduit les désirs de John de la façon suivante, à savoir qu'en somme, il réclame le droit au malheur. Il estime donc pouvoir substituer *salva veritate* à ses six vœux pieux et raisonnés, le droit de vieillir, de devenir laid et impotent, d'avoir la syphilis et le cancer, d'avoir trop peu à manger, d'avoir des poux, de vivre dans l'appréhension constante de ce qui pourra se produire demain, d'attraper la typhoïde et d'être torturé par des douleurs indicibles de toutes sortes. John acquiesce, quoique sur un ton de défi, que oui, tous ces droits il les réclame. Le type assez dégueulasse qui lui tient lieu d'interlocuteur les lui offre ici, de bon cœur.

D'abord, les sauvageonnes répondraient autrement ici, parce qu'elles connaissent la valeur des choses, et cette ambiguïté des hommes qui les jettent à tous vents, du côté du courage ou de la lâcheté. Elles ont une toute autre vision du bel avenir. Elles iraient à John pour lui souffler bien davantage, bien mieux, même en ce qui concerne ce qu'il veut. Avec lui elles partageraient son refus de la rigidité sociale borgne et collective à outrance, son refus des fausses parades de pacotille, elles n'auraient pas pris leurs pilules chaque matin, elles n'auraient pas choisi d'aller au Cinéma Sentant parce qu'elles n'aiment pas non plus tellement les divertissements propagandistes qui vous font patienter quand ça ne va pas, parce que ça ira super bien plus tard. Et puis parce que l'arôme spirituel de fraises tagada s'échappant des écrans colossaux n'est pas suffisant, comme elles préfèrent en savourer des vraies, tout juste cueillies dans les terrains vagues, arrosées de citron vert et de vers de Shakespeare. Point de faussetés. Le songe d'une nuit d'été devenant pur, dans la succession des équinoxes et des solstices. Par conséquent pas de repos, à chaque moment son oraison, dans laquelle le cœur a plus de place que l'esprit.

Au type assez dégueulasse qui des couleuvres désirerait leur faire manger, elles tendraient le saladier fourni, à peine sorti du four qui monte jusqu'à 1200

degrés. « Dites, Monsieur Menier, au lieu de raconter des bobards, vous pourriez vous y mettre aussi, vous, à chanter des odes. » Elles savent que c'est avec des types comme Monsieur Menier qu'on est conduit à admettre n'importe quoi, sous prétexte qu'on veut quelque chose. Le genre même à vous faire croire que, parce que vous aimez bien manger des fraises de temps en temps, avec un peu de citron vert découpé en quinconce, vous auriez vite fait d'inventer la chantilly, la bonbonne de chantilly, les conservateurs capables de vous en garantir l'existence à chaque équinoxe et solstice, les frigos, les camions pour acheminer les frigos, les immenses bâtiments conditionnés à la production de l'objet de vos fantasmes, objet disproportionnellement représenté sur d'alléchantes publicités vagabondes. En un sens, Menier, il n'a pas tort : parce que John veut Dieu, il veut encore le péché ; parce qu'il veut du danger véritable, il accepte tous les bas-côtés des risques envisageables. John est immodeste parce qu'il est humain et qu'il existe comme une démesure propre à ça, cette chose, l'humain.

« Dont acte, disent les sauvageonnes, c'est pourquoi nous serons dispendieuses. Mais ça ne sert à rien de se rendre nerveux. » Et encore : « Dites, John, vous ne voulez pas aller vous baigner un bon coup, qu'ensuite nous puissions aborder les choses sérieuses ? » La dépense d'énergie doit être quelque part maîtrisée, de sorte qu'il y ait du feu, mais point d'incendies.

Tous les gens de cette histoire, et autant vous, moi et tous les autres à venir, avons ceci de commun qu'en naissant dans le monde, nous sommes porteurs d'une responsabilité éthique. Et l'éthique, ce n'est pas drôle. Mais il faut ceci, savent les trois gardiennes, que le Vrai, le Beau et le Juste fussent défendus en temps et lieu du mensonge organisé, de la distraction permanente et de l'idolâtrie fratricide. Le bien, ce n'est pas très vivant. Les paradis qu'on nous promet sont toujours plutôt ennuyeux, paisibles, équilibrés, jamais perturbés, sans passion violente. Or, nous aimons les passions violentes, cette brûlure intérieure qui nous fait nous sentir en vie et qui nous fait nous sentir quelqu'un,

devant les autres. En effet, rien de grandiose à manger des fraises, même en les rehaussant de citron vert. Même avec une petite dose acide, ce n'est pas suffisant. Et donc : « Dites, les gens, si on ne veut pas tout rater longtemps, quand nous mettons-nous à pratiquer une éthique enviable ? »

Voyons en passant l'éthique du paysan, du médecin ou du poète, ou celle de l'animateur pyromane, dont la fumée produit des bulles. Le pire ce serait d'avoir des visages aussi lisses que des pages pures, sur lesquelles on ne pourrait rien voir d'insolite, alors que nous avons tout à fait la possibilité réelle de plier de nouveau, de balancer un inédit de modèle de girafe, une élégie carnavalesque, une énigme algébrique. Dans ce cadre, les contrats et les déclarations tarifées ne peuvent que décevoir.

C'est une chose sérieuse, l'art de faire au mieux. Et d'en jouir le cœur léger. Si nous refusons de nous contenter, cela ne signifie pas que nous sommes voués à la douleur du manque, étant donné que tu peux, Menier, mécéner la création artisanale, même excessivement. John aussi tu peux t'appliquer, faire du saut en parachute, envoyer des paquets de persil à ceux qui apprécient les vies épicées, dédramatiser le vide, lutter contre les remplissages incommodes, remplir de délicieux liquides. Evidemment, c'est complètement stupide et dénué de bon sens de s'enfermer dans des boîtes pour faire comme si nous ressentions des choses alors que nous pouvons authentiquement nous amouracher du fait d'avoir un nez, une langue, deux oreilles, des yeux et des mains. Une possibilité réelle, si nous avons envie.

« Dont acte. Disent les petites filles. Nous voyons bien les hommes chercher sur terre des paradis artificiels, dont ils sont les auteurs. La nature n'est pas suffisante. Nous avons depuis toujours transformé pour priser, pour aimer encore mieux, encore plus, plus longtemps. Nous avons même fabriqué des vérités, de la beauté et des lois. Actons, peut-être, que le monde est sous l'emprise du meilleur des monstres. »

Le désespoir de John, l'arrogance de Menier, l'organisation d'un tas de mensonges débiles et glaçants, les idées fécondes à propos des mille manières d'éliminer les ennemis, la pléiade de distractions plus affreuses les unes que les autres... dites, les gars, vous n'êtes pas sérieux ?! Le poids des traditions, les règles ficelées depuis le haut vers le bas pour le museler, les arnaques éternelles, la débandade du kitsch, en somme l'enfer artificiel. « Il y a quelque chose de vicié chez les hommes, John, parce que sans ça, comment expliquer la soif de pouvoir et de possession et d'honneur, la soif de se faire remarquer ? » Alors John se condamne et se pend par le cou. Les trois sauvageonnes accourent en vitesse : l'une soutient le corps, l'autre défait le nœud, la dernière sort le gâteau fumant, et sur la table sont posés des cartons de tailles variées, ainsi que des pots de peinture. Il faut s'exercer à dessiner des oiseaux, nous allons refaire le bureau de Menier. Puis nous irons taper dans quelques poubelles pour en faire jaillir le malin génie. « Dites, malin génie, vous pourriez arrêter cinq minutes ? Nous ne voulons pas d'un confort factice, nous voulons des efforts constants. » Nous voulons *de quoi sourire*.

Comme ça c'est reparti encore. Alors donc si vous voulez des efforts constants, vous réclamez idoine le droit d'avoir des crampes, des échecs et de la corne, le droit d'être fatigué et d'être énervé, le droit d'avoir des devoirs ! Menier s'en donne à cœur joie, et sur le cadavre de John ils trinquent ensemble, Menier et le génie, faisant bien fort sonner et trépigner comme il faut, avec des bulles, des bulles qui ont bon goût et qui retombent sur le vrai John, pauvre John, étalé sur un sol réel, damné par un vrai sort, terrassé par le sérieux. Pas impossible de penser que nous avons le devoir de tuer : réduire au silence les malins génies, forces obscures, œuvres du gaspillage sournois. « John, relève-toi ! Il est grand temps. Il faut construire le bel avenir. » Vous n'y croyez pas ?

Auriez-vous quelque chose du ver en vous ? Préférez-vous donc jouir seul, ou devant votre triste public, alors qu'il est nettement recommandé (on vous le

demande, par qui ?) de faire en sorte qu'il y ait *de quoi s'amuser tous en même temps*. Sur fond de vérité, de beauté, et de justice. Le bien des hommes. « Espèces de dégueulasses, dirons-nous en chœur, c'est vous qu'on pend par le cou chaque fois qu'on vous surprend le nez dans vos sales affaires, les mains pleines de sang, la langue acariâtre, les oreilles cernées de diamants et les yeux qui pleurent. » Le pire des paysages est une vallée de larmes. Enfoirés. On vous obligera à désirer être bonhomme. Ardemment. Les trois gazelles sont en colère, parce qu'il y a de quoi être en colère, parce qu'il semble que nous manquions de bravoure (vive les honneurs !), de curiosité désintéressée (vive les possessions !) et de parcimonie (vive le pouvoir !). Nous manquons de confiance les uns envers les autres parce que nous vivons dans ce monde-là, hiérarchique et médisant, où nous préférons encore dénoncer l'autre plutôt que notre propre faiblesse.

Compagnons de fortune, frères, amis, cousins, John et les trois pestes, pas mieux que quiconque, marchent dans les allées des casinos flamboyants, dans les ruelles qui mènent toujours à des monuments, dans le désert des nomades, dans les forêts humides et luxurieuses, marchent devant chez vous, marchent tant et tant et se demandent encore.

2. EST-CE QUE C'EST UN CAUCHEMAR ?

La thèse de Monsieur Huxley est extrêmement pertinente parce qu'elle assume la chose suivante : dans un monde qui satisfait le plus grand nombre, la voix de ceux qui sont insatisfaits ressemble à celle d'un fou. La victoire de la majorité s'illustre par l'augmentation annuelle de canapés vendus, en parallèle de celle des hommes puissants, qui consiste à s'offrir du bon temps à l'abri de la majorité. De ceci il en résulte un vœu commun : la paix, du *fun*, un monde taillé à ma mesure. Par conséquent, dans ces conditions, John ressemble à un sauvage et la triade prend des airs de sorcières. Alors si le vœu frotté à la lampe demande

un peu de malice, voire beaucoup, nous jouons avec la chance, le hasard et l'argent, qui devraient nous procurer les sensations nécessaires pour nous sentir au top.

La thèse de Monsieur Huxley est judicieuse pour ça : le but de l'homme n'étant pas la liberté, mais le bien-être, il est possible de diriger le peuple d'une main destructrice, si l'on parvient à lui offrir d'être content, de lui-même. Sans voir que c'est au prix de sa sujétion. Mais sa thèse est confuse pour une autre raison, qui est une erreur de catégorie. Car on pourrait trouver bizarre de dire du peuple qu'il est esclave, si les gens ne ressentent pas les choses comme ça. On ne peut pas dire de quelqu'un qu'il joue un rôle, si ce quelqu'un n'a pas le sentiment de jouer à quoi que ce soit. De ceci il en découle : ou bien que le peuple n'est pas conscient d'être soumis, et ce serait comme une illusion totale dont il faut le tirer. Ou bien le peuple n'est vraiment pas esclave, parce qu'il aime son état, et pourquoi viendrions-nous déranger ces petits foyers tendres et honnêtes. Ou bien nous sommes chacun, selon les circonstances, maître ou esclave, de sorte que notre liberté oscille, et se croit d'être accrue par l'extension de pouvoir, d'avoir et de valeur. Ou bien c'est quoi, la liberté.

John et Monsieur Huxley privilégient la première solution. Nous sommes esclaves et contents d'être esclaves, pour autant qu'on assure notre bien-être. Une vie confortable est plus motivante qu'une vie vertueuse. voire même : une vie confortable est plus que nécessaire pour une vie vertueuse. John regarde Monsieur Huxley. Il le défie à cause que non, il ne les réclame pas tous. Il regarde Menier mentor derrière son bureau si banal et pense que bien sûr, du confort, pourquoi pas. « Mais ce n'est pas cela que vous donnez au peuple. Au peuple vous lui donnez des succédanés de confort, des matelas qui sont censés prendre la forme de leur corps et s'en souvenir, comme si nous étions toujours pareils et que nous étions toujours contents de la même chose : bien manger, bien baiser, bien s'éclater. Cela, ce sont les signes du mal-être. »

Les trois fillettes ont les paupières haut placées. Elles commencent à se délecter. De la sueur coule dans le dos de Menier. Bientôt les rideaux vont lui paraître ratés, son costume ridicule et sa tête comme une tête qui vient chercher sa claque. John, il dit : « D'abord, pour bien manger, il faut aimer la terre, et il y a des gens qui aiment la terre, qui aiment goûter et inventer des tas de recettes étonnantes, et pourquoi à ces gens, vous ne leur donnez pas cela, un lopin ? » Mais déjà se découvre le rictus de Menier. Donner c'est manquer. C'est prendre qu'il faut faire. Les gouttes de sueur pourraient remonter jusqu'au-dedans de la peau, parce que l'idiotie humaine profonde, Menier la connaît par cœur, qui veut que nous préférions nous distraire avec un hot-dog. « Allons-y comme ça, poursuit John, qui lit dans ses pensées, distrayons-nous, mais faisons des sandwiches dignes de leur nom. » C'est toujours toujours toujours toujours toujours la même : tant qu'à faire quelque chose, faites-le bien. Excellez, non de non. Les trois pestes sont prises d'une incorrigible hilarité devant le spectacle de la médiocrité humaine. Un bout de confort tout rapiécé dans un coin brisé.

« Enfin, Menier, dit la première des sauvageonnes, vous partez d'une mauvaise hypothèse. Vous supposez que tous les hommes recherchent un bien-être identique, au prix de l'ignorance, de l'égoïsme et d'une vie trop dure à admettre. »

« Il est possible que les hommes subissent leur sort comme si c'était quelque chose d'injuste, dont ils devraient trouver à se venger d'une façon ou d'une autre, poursuit une autre sauvageonne. Mais la question est la suivante : prendrions-nous notre pilule et ferions-nous confiance à la propagande, si nous savions que c'est une pilule, que ce sont des bobards, Monsieur Menier, que vous nous racontez, et que nous n'atteindrions grâce à ça qu'un bonheur factice, interchangeable et déjà prévu ? »

Est-ce que donc nous voulons Dieu, est-ce que nous voulons des mensonges et des divertissements, oublier qui nous sommes et ce qui est, détourner le regard

chaque fois que se lève le voile, parce que nous avons deux fois plus mal ? Une fois parce que la vie est dure, et une fois parce que le rêve, lui, ne dure pas.

« La réponse ne devrait pas dépendre du degré de bien-être personnel que tout ceci nous garantit, précise la dernière petite fille. La réponse devrait seulement dépendre de nos forces et de moyens. Et puis de nos motivations. »

John se pend par le cou parce qu'il pense que la réponse dépend effectivement du bien-être de chacun, et il ne souhaite pas son plaisir au-delà de tout. Il possède le sens des responsabilités. Il sait bien que les gens préfèrent les paradis artificiels pour la raison que le monde est un enfer. C'est donc qu'il faut changer le monde. Mais John est seul et il est triste, il n'a pas la force ni les moyens. Les hommes qui se lèvent droits et vaillants contre un océan de malheurs et, en leur tenant tête, parviennent à y mettre fin, ils sont rares. John n'est pas un chevalier de la table ronde.

Dans ces circonstances, concluons que c'est Menier qui doit se pendre par le cou, et John ressusciter, attendu que John pourrait avoir quelque chose d'autre à proposer, une sorte de fraternité élémentaire, alors que Menier, non. Menier est la force conservatrice qui a les moyens de sa conservation, mais des motifs minables. Il ne parie pas sur une chose essentielle : nous avons tous le droit d'être exceptionnels.

Ici meurt Menier, et avec lui toute sa société pourrie. Du bout des bras des braves, dont John fait désormais partie, s'amorce un nouveau monde. Les trois tentatrices avancent en sautillant. Nous refusons la folie, la bêtise et la méchanceté, car nous voulons des graines et de la lumière, des fulgurances et puis de la délicatesse. Et nous les aurons.

3. NOUS DELECTONS-NOUS POUR TOUJOURS DE PIETINER VISAGE HUMAIN DE NOS BOTTES ?

A côté de Monsieur Huxley se tient Monsieur Orwell, car tous deux pensent au pire des paysages, mais il n'a pas la même saveur. Au cours d'un ultime entretien, Monsieur Orwell fait froid dans le dos. Face à la caméra, entre sa moustache fort bien taillée et un foulard blanc lui ceignant le cou, il parle d'une voix qu'aucun mouvement du corps ne viendrait nuancer : « Si vous voulez une image du futur, déclare-t-il impassible, imaginez une botte piétiner pour toujours un visage humain. »

Monsieur Gary n'a pas dit mieux, qui voit l'homme semblable à un teckel geignant et grimaçant, tentant désespérément de se dégager de la laisse qui l'enchaîne.

La thèse de Monsieur Huxley est bien plus plausible, parce qu'elle assume ce fait que l'histoire tend à démontrer : nous n'aimons pas tellement, malgré tout, faire couler le sang. Bien sûr, c'est toujours possible de dégoter des cas contraires, des hommes chez qui la soif de blessures mortelles est même plus importante que celle d'acquérir pouvoir, biens et légendes. Mais il semble plus juste de dire que, si la situation le permettait, nous aimerions le pouvoir sans les complications. Cela se voit trop que c'est n'importe quoi, la cruauté. Une victoire sans victimes est nettement plus propre.

Il faut donc que chacun consente. Le mal est insidieux. Monsieur Orwell, trop littéral, envisage notre monde qui va comme l'extension du manque de liberté, où il ne resterait que des émotions négatives, la rage, la peur, le triomphe et l'auto-humiliation ; un monde où, précise-t-il, nous abolirons l'orgasme et célébrerons les valeurs du Parti. Monsieur Orwell pense que les humains sont avares et cupides. Fourbes. Qu'ils aiment la douleur et infliger de la douleur.

Aucune des trois méduses ne croit cela. Aucune ne croit que dans un monde parfait, chaque humain chercherait encore à se procurer cette sensation de gloire soudaine à défoncer l'ennemi sans défense, la veuve et l'orphelin. « Ce sont des processus d'auto-défense, expliquent-elles à John, sans cesser de virevolter autour de lui comme des mouches au printemps. Car c'est tout à fait naturel, dans un monde mal fait, de mal faire. Si tout le monde pouvait être bien, sans qu'aucun mal ne soit fait à qui que ce soit, il n'y aurait plus personne pour se sentir attaqué. »

John s'arrêta au pied d'un monument ; il regarda le monument. C'était énorme, bêtement énorme, absolument inconvenant. John sentit cela de la tête aux pieds, en un frisson pourtant rempli de chaleur. Le casque du soldat semblait animé par le vent. Son arme sur le côté droit et son bouquet de fleurs dans l'autre main, il s'avavançait tout fier de son exploit, dans une posture qui paraissait à John, à cet instant, entièrement vide. Il aurait encore mieux valu, en termes de statue publique, une grosse sucette en spirales colorées, longiligne jusqu'aux nuages et ronde comme un talisman. Nous avons choisi d'honorer les morts et les bottes, parce que nous ne savions pas quoi faire de l'absurdité d'exister, quand on se rencontre.

Alors John s'adresse à Monsieur Orwell : « Si vous voulez une image du futur, imaginez une tong pour toujours s'enfoncer dans les vagues. » La morale à tirer de ce que nous avons fait jusqu'à présent est nulle. A peu près partout où l'on regarde, ce sont des blocs. Mais si nous déplaçons le regard, si on s'avance dans les vagues le cœur repu, si l'on met des bottes pour aller au champ, il n'y a personne pour avoir envie d'être aussi coincé, aussi fatigué du quotidien et las de la vie. Nous nous entre-blessons parce que nous sommes dans l'ignorance de modèles réussis. Alors passe l'espérance, on oublie l'ambition qui mène à l'idéal, la sensibilité s'émousse et bientôt nous gesticulons comme des noyés sans savoir nager, prêts à combler le vide par l'apathie et la résignation. Alors que dans

l'enfance, nous avons la mine réjouie et le pas léger, nous sombrons peu à peu, nous sombrons et nous nous débattons, et nous faisons tout pour quand même nous en sortir, après nous les odeurs toxiques.

Cela, ce sont les signes du mal-être. Mais la révolte est en marche. Quand tout le monde est faussement heureux, ou vraiment écrasé, on peut prévoir que l'équilibre chute. Tandis que devant des gens bien, tranquilles, qui n'ont pas de compte à régler, pas de fantômes, pas de monstres ni de camps adverses, qui se donnent à fond dans ce qu'ils font parce que c'est sincèrement intéressant, que ça leur plaît, avec des gens sans rancœur et sans rancune, généreux, surprenants et serviables, attentifs, des gens qui savent comment faire plaisir et réduire les souffrances et qui célèbrent les orgasmes quotidiens et les idées cosmiques, et non pas l'idéologique, avec des gens comme ça, c'est l'unanimité. La suite est sans souci.

Ce sont des gens qui n'auraient pas hésité une seconde : avec un terrain aussi vaste que celui d'Auschwitz, ou rien que dans la région 33 de la zone sud-ouest du Cambodge, à Nagasaki, sur les terres d'Anatolie et dans le Nord austère de la Russie, partout ces gens-là ils vous planteraient bien volontiers des forêts, vous couleraient des ruisseaux, installeraient des ruches, des parcours de glisse et même des balançoires absolument monumentales. Tout à fait sereinement, entre des farces badines. Et Monsieur Orwell, sûr qu'il serait partant, et là il dirait : *Let it happen. But it depends on you.*

You ! Les trois sauvageonnes entament une danse de la lune. Youhou you. John n'est pas très agile, il se sent ridicule parce qu'il hésite toujours à lancer son pied droit, ou le gauche. Mais il ne se pend pas par le cou. Il faut tirer Menier pour l'entraîner, ensuite c'est le dernier qui s'arrête. Quant aux deux Messieurs, pas en reste, les voilà qui s'essaient l'un à la lyre, l'autre à la cithare, cherchant la rime entre courage et soudain abandon. Chacun s'acharne à époustoufler l'autre.

Le sol est meuble et accueillant, la lune ronde comme un gros flocon. Les douleurs refluent, les poumons frémissent, le sens de la gravité s'inverse.

« Ouf, dit la première fée, ce n'est pas facile de tirer les hommes de leur torpeur. – Quand il ne faut pas encore leur apprendre à marcher, ajoute la deuxième. Ils ont l'air tellement gourds. Et tellement noués. – Et pourtant, remarque la troisième, ils tournent. »